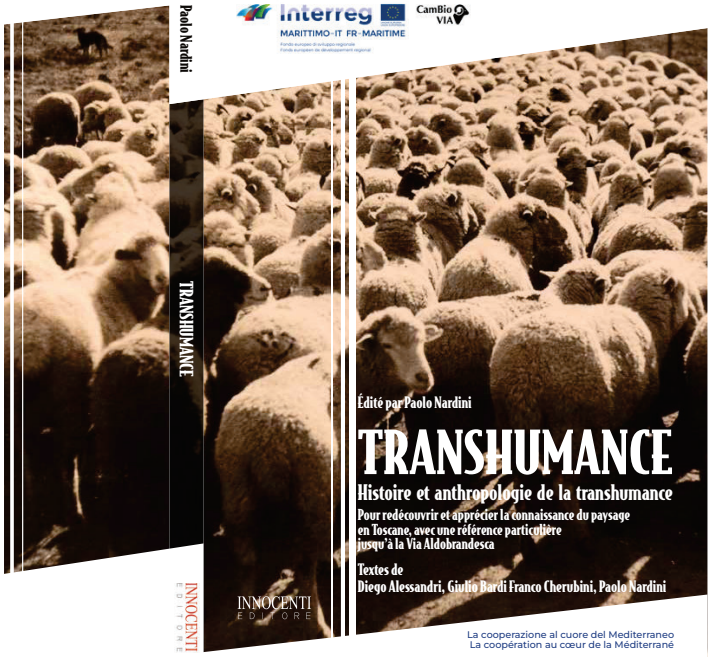
Le projet CamBioVia et la coordination éditoriale de la série ont été assurés par
"Settore Attività Gestionale in Agricoltura, sul Livello Territoriale di Siena e Grosseto. Gestione della Programmazione Leader. Usi civici" de la Région Toscane, en la personne de:

Cristina Attilio
Beatrice Becquet
Mara Bonacorsi
Valter Nunziatini
Samuele Pii
Linda Venturi
Daniele Visconti
Susanna Viviani



Ce livre fait partie d'une série de quatre volumes produits par la Région Toscane dans le cadre du projet «CamBioVia CAMmini e BIOdiversità: Valorizzazione Itinerari e Accessibilità per la Transumanza» financé par le Programme Communautaire «Italie-France Maritime 2014-2020». Le projet a contribué à améliorer l'efficacité des actions publiques en matière de protection, de promotion et de développement du patrimoine naturel et culturel représenté par les zones protégées, les parcs et les sites historiques le long des anciennes routes de transhumance en Toscane, en Ligurie, en Sardaigne et en France. La série vise à informer et à sensibiliser les opérateurs, les institutions et les parties prenantes sur les potentialités et les opportunités des itinéraires de transhumance identifiés en Toscane, afin de faciliter leur durabilité et leur reproduction dans d'autres zones transfrontalières.

©INNOCENTI
EDITORE
Via Pietro Micca, 5 - 58100 Grosseto
Tel. 0564.416937
www.innocentieditore.com - info@innocentieditore.com
ISBN ??????????

Édité par Paolo Nardini

TRANSHUMANCE

Histoire et anthropologie de la transhumance

Pour redécouvrir et apprécier la connaissance du paysage en Toscane, avec une référence particulière jusqu'à la Via Aldobrandesca

Textes de
Diego Alessandri, Giulio Bardi Franco Cherubini, Paolo Nardini

INNOCENTI
EDITORE

Préface

Le projet "*CamBioVia* - CAMmini e BIOdiversità: Valorizzazione Itinerari e Accessibilità per la Transumanza", financé dans le cadre du Programme Communautaire «Italie-France Maritime 2014-2020», a offert aux partenaires transfrontaliers de Toscane, de Sardaigne, de Ligurie et de Corse l'opportunité d'aborder la pratique de la transhumance, qui a historiquement affecté les Pays méditerranéens, en traitant les questions de la culture locale, de la diversité biologique, des valeurs environnementales et naturelles et des pratiques et utilisations de l'élevage au cours des derniers siècles.
En Toscane aussi, le voyage saisonnier des hommes et des troupeaux a fondé l'extraordinaire «civilisation de la transhumance», générant des institutions juridiques, des itinéraires de transit, des habitudes alimentaires, des établissements, des langages, des techniques d'élevage et de transformation du lait.
Un ensemble de valeurs culturelles, environnementales et anthropiques qui ont consolidé et caractérisé notre identité historique et sociale, capable aujourd'hui de produire une nouvelle clé de lecture du territoire rural et de notre région.
En commençant par *CamBioVia*, l'objectif de la série est de proposer une discussion multidisciplinaire sur le thème de la transhumance, à interpréter comme un phénomène articulé avec une forte connexion socioculturelle, également à la lumière de l'intérêt renouvelé que ce phénomène suscite à la fois d'un point de vue productif exquis et en tant que pratique fonctionnelle à la protection des territoires, leur valorisation, la restauration des connexions écologiques, la conservation des traditions locales, et la protection du paysage et de la biodiversité.
Les quatre volumes qui composent la série éditoriale du projet (1-Histoire et anthropologie de la transhumance en Toscane; 2-Monter à l'alpage, descendre dans la plaine: la transhumance de la Garfagnana et de la Lunigiana entre histoire et actualité; 3-Transhumance: com-

munautés, itinéraires et cultures du pastoralisme, entre archéologie, anthropologie et histoire; 4-Stratégies et outils du centre de compétences sur les produits agricoles traditionnels de la Région Toscane) nous offrent une coupe transversale de l'extraordinaire patrimoine historique, culturel, environnemental, eno-gastronomique qui caractérise les routes de la transhumance et nous permettent de penser à un modèle agro-bio-culturel qui prête attention à certains problèmes, tels que le changement climatique, en favorisant l'évolution des techniques de production, d'élevage et de tourisme qui sont qualitativement avancées, dans une logique de multifonctionnalité de l'entreprise et du territoire.
Le Centre de Compétences sur les Produits Agroalimentaires Traditionnels (PAT) est le lieu physique et virtuel, mis en œuvre par le projet *CamBioVia*, qui réunit les acteurs du monde rural toscan pour apporter des idées nouvelles et de nouvelles possibilités de développement scientifique, économique, social culturel garantissant la représentation de toutes les communautés dépositaires et des acteurs territoriaux intéressés par ces processus.
D'où la nécessité de repenser la transhumance comme un parcours «global», tourné vers l'avenir, capable de proposer une relation synergique entre territoire, environnement, traditions, afin de ramener notre histoire et nos activités traditionnelles dans le système, en développant un système de production où l'homme et l'éleveur sont des figures de proue non seulement en tant qu'opérateurs économiques mais aussi en tant que gardiens des valeurs identitaires des lieux où ils opèrent, dans une logique de développement intégré durable et inclusif.

Eugenio Giani
Presidente della Regione Toscana

Chapitre 1. Pourquoi CamBioVia?

Ce volume fait partie du projet *CamBioVia - La transumanza in Toscana fra passato e futuro (CamBioVia - La transhumance en Toscane entre passé et futur*), et s'inscrit dans le cadre du Programme de coopération transfrontalière Interreg Italie-France Maritime 2014-2020, dans le but de soutenir et d'encourager, à travers la formation professionnelle des jeunes et l'innovation, la naissance de nouvelles économies qui, en partant des lieux et des métiers du passé, sont un stimulant pour un tourisme conscient et respectueux de la nature, pour une meilleure relation avec l'environnement et pour diffuser la connaissance des différents aspects des cultures locales.
Cette publication a donc un double objectif: celui de contribuer à la connaissance archéologique, historique et anthropologique d'un phénomène qui dure depuis des millénaires et qui est répandu dans la plupart des masses continentales de la planète, bien que tous les aspects du phénomène n'aient pas été abordés, et qu'il n'aurait pas été possible de le faire ici, mais seulement certains d'entre eux, à titre d'exemple, avec des études approfondies de la Toscane et de la zone de l'Amiata-Maremme, d'une part, et d'autre part, l'affirmation, fondée sur la connaissance, d'une attention renouvelée à l'écologie, cette fois-ci dans la sphère locale, afin de stimuler la curiosité et la pratique de la redécouverte d'une manière de vivre la nature (y compris l'homme et ses artefacts, la société et ses constructions) par le biais de la marche lente.
La transhumance est la vague et le ressac du littoral: tous les six mois, à l'automne, elle entraîne une marée de troupeaux, menés par de nombreux petits groupes de travailleurs spécialisés, qui descendent dans la vallée, le long de la plaine côtière, pour remonter, au printemps, vers les Apennins. A ce flux s'ajoutent de nombreuses autres transhumances plus courtes, parfois de quelques kilomètres, parfois d'un ou deux jours de marche, entre la montagne et la colline, entre la colline

et la plaine, entre différentes parties de la colline. Ce système a donné naissance à un réseau routier capillaire qui, en Toscane, a traversé les siècles, différent des pistes à moutons des Abruzzes et du Molise vers les pâturages du Tavoliere et, dans une moindre mesure, de la Murgia, de la Terra d'Otranto et de la Basilicate. Alors que la piste ovine constituait un système routier dédié au passage des troupeaux, celle de Toscane pourrait être définie comme un système routier mixte: les routes de transhumance, historiquement aussi appelées routes douanières, servaient à la fois au passage des troupeaux et aux routes ordinaires.
Il s'agit d'une conviction partagée selon laquelle la comparaison de systèmes de production similaires qui se déroulent ou se sont déroulés à des époques et dans des lieux différents permet de mieux comprendre le phénomène, en évitant la fausse conviction de l'unicité des faits chez soi et en mettant l'accent sur les différences, qui existent bel et bien, mais dans le cadre d'une homogénéité de comportement. Notamment parce qu'il existe relativement peu de solutions techniques capables de satisfaire les besoins humains fondamentaux. Se nourrir, se couvrir le corps, que l'évolution a rendu à peine poilu, et en tout cas pas assez pour le défendre de la chaleur ou des rigueurs des saisons froides, avoir un abri où se réfugier pour se reposer et élever les enfants. Aujourd'hui encore, malgré la complexité des derniers siècles, les besoins fondamentaux de l'homme restent les mêmes: se nourrir, se vêtir, s'abriter à l'intérieur. Mais les réponses à ces besoins fondamentaux ont été, et sont encore aujourd'hui, malgré la tendance actuelle à l'homogénéisation mondiale, différentes d'une société à l'autre, parce que la composition de la société elle-même est différente, parce que les cultures sont différentes, les contraintes dues à l'environnement sont différentes, le degré de développement des sociétés, la disponibilité des biens, des terres, la taille et la composition des populations sont différentes, et peut-être que la liste ne sera jamais exhaustive. Par conséquent, les réponses seront induites par la culture et diversifiées dans le temps et l'espace.
Mais après avoir jeté un coup d'œil, même bref, sur la variété des solutions adoptées, passons à l'analyse du phénomène historique sur le

territoire de référence, puis à la migration toscane des bergers et des troupeaux des Apennins vers les plaines côtières, principalement la Maremme. Et en élargissant encore l'image, à cette migration, une parmi d'autres, plus courte, qui concerne le tronçon Amiata-Maremme, ou plus précisément Santa Fiora-Alberese, appelée «Via Aldobrandesca».
Une route, celle-ci, qui traverse un paysage riche d'histoire, d'art, de culture et d'activités productives, mais qui a néanmoins souffert de l'abandon du dernier demi-siècle, avec le phénomène de l'exode rural, de la migration vers les villes, même celles du triangle industriel, voire vers la capitale, face aux activités dites «tertiaires» et de services. Tout cela, comme on peut le constater dans la période récente, inonde les zones urbaines, crée de la pollution et entraîne l'apparition de pathologies, tant physiques que psychiques, la désintégration des communautés et l'éloignement entre les personnes, les névroses... et la liste est encore longue.
C'est pourquoi il est nécessaire, sans renoncer, ne serait-ce qu'un peu, au confort auquel nous nous sommes habitués, de redécouvrir et de faire revivre ces lieux qui ont été traversés par notre histoire, qui font partie de notre culture à moitié oubliée, et de la retrouver, cette culture, ces lieux qui conservent encore les signes des anciennes traditions. Il faut donc «changer de route», prendre pour quelques heures ou quelques jours une route de transhumance, pour découvrir les paysages, les productions, les objets humains comme les petits sanctuaires dont ces routes sont parsemées, ou les anciens châteaux et fermes, pour apprendre leur histoire, pour revivre les anciennes formes d'hospitalité. C'est ce que cette partie du projet, ce petit livre, vise à stimuler.

Paolo Nardini

Chapitre 2. Pastoralisme et transhumance

Dis-moi, ô lune, ce que vaut
au pasteur sa vie,
de votre vie à vous ? Dis-moi: où est-ce qu'elle tend ?
cette brève errance qui est la mienne,
ton parcours immortel ?
Giacomo Leopardi, *Chant nocturne*
d'un berger errant d'Asie

2.1 Une brève étude ethnographique

Le pastoralisme, et la transhumance en particulier, est certainement l'une des formes d'économie productive les plus anciennes de l'histoire (et de la préhistoire) de l'humanité, puisqu'elle a été présente pendant la majeure partie de la vie humaine. C'est aussi l'une des activités les plus répandues sur terre. Le passage d'une économie basée sur la chasse et la cueillette à la possession et à la gestion par les peuples primitifs de troupeaux, c'est-à-dire à l'élevage, s'est fait dans le but d'assurer l'approvisionnement en protéines.

Il ne semble pas que l'adoption d'une nouvelle relation avec la faune, qui se transforme en domesticité au cours d'un processus qui, selon les calculs des éthologues, prend trente générations, doive être attribuée à des facteurs exogènes, tels que le changement climatique ou la disponibilité de l'eau. Ce sont des besoins internes qui ont poussé les communautés humaines à domestiquer ou à adopter des espèces déjà domestiquées. Il est intéressant de noter que ce changement dans l'économie et la culture matérielle des communautés, en les libérant de la dépendance de la chasse, a sans doute également entraîné un changement dans l'organisation sociale.

La nécessité d'une plus grande disponibilité de la viande en tant que produit principal de l'élevage, et du lait en tant que produit complémentaire, a conduit à une gestion articulée des troupeaux, à la réglementation et au contrôle des droits de pâturage, et à la flexibilité de la distribution des produits en temps de crise. D'où la nécessité de réglementer l'accès, l'utilisation et la distribution des animaux et des produits [Helmer, 1999: 29].

L'adoption d'une économie pastorale et l'abandon consécutif des pratiques de chasse, avec l'augmentation drastique de la population animale sur un territoire circonscrit, peuvent entraîner une série de changements, non seulement d'un point de vue social, mais aussi au niveau de l'environnement. Les peuples nilotiques du Soudan ont adopté le pastoralisme il y a environ 6 000 ans, accélérant et prolongeant le processus de désertification. D'autres changements ont suivi, par exemple dans les outils utilisés pour les activités de production, dans la production et l'utilisation de la céramique, dans les structures d'habitation, dans les pratiques funéraires, et même dans le régime alimentaire et la structure physique du corps [Caneva, 1999: 31]. La comparaison ethnographique peut fournir d'autres éléments de différenciation entre les différents systèmes de production, tels que le mode et le calendrier des activités, les aspects culturels et l'organisation sociale.

La reproduction des premières espèces animales a eu lieu dans de nombreux endroits du Proche-Orient (Turquie, Syrie, Chypre), entre 9 200 et 8 500 ans avant J.C. [Helmer, 1999: 25]. Mais le pastoralisme, en tant que système de production organisé, ne deviendra prédominant qu'à partir de la fin de cette période, avec l'arrivée de nouvelles espèces domestiques et surtout avec l'augmentation du nombre de petits ruminants. La domestication des animaux de pâturage a été motivée par le besoin de viande, bien que la présence ultérieure d'animaux adultes et âgés suggère l'exploitation de sous-produits, en particulier le lait. Les grandes quantités d'os fragmentés témoignent du besoin de viande de ces populations. En effet, en présence d'animaux domestiqués, on constate une fragmentation osseuse beaucoup moins

importante, signe, avec la présence d'une population animale plus âgée et adulte, de l'exploitation de sous-produits tels que le lait et la laine.

Dans certaines régions sahariennes, au Sahara central, au Niger, dans les montagnes de l'Acacus en Libye, les archéologues ont trouvé des restes de bovins domestiques datant de 5 800, 6 000 et jusqu'à 7 400 ans [di Lernia, 1999: 14]. La large distribution, en Afrique du Nord dès le Pléistocène, du mouflon de montagne, attestée par la grande quantité de restes, et la manière dont il a été tué, suggèrent un processus de domestication. L'art rupestre saharien, à travers les deux phases de la Faune sauvage et des Têtes rondes, fournit donc des indices supplémentaires sur la relation entre les hommes de l'époque et les animaux présents. Dans certains cas, dans la première des deux phases, la relation entre les hommes et les animaux n'est pas représentée exclusivement par des scènes de chasse, mais par des hommes qui guident ou accompagnent les animaux. Dans la phase des Têtes rondes, caractérisée précisément par des personnages représentés avec de très grosses têtes rondes, dépourvues de détails, les scènes de chasse ne sont que rarement présentes, tandis que les animaux sont principalement observés avec des êtres humains très proches dans une attitude non agressive. Il s'agit peut-être d'une représentation des premières formes d'exploitation de certaines espèces animales, bien que l'on ne puisse pas encore parler avec certitude d'une véritable domestication. En effet, la possibilité d'une proximité entre l'homme et certaines espèces animales apprivoisées vivant à l'état sauvage n'est pas à exclure. Aujourd'hui encore, de nombreuses espèces d'animaux sauvages sont exploitées de manière intensive, mais jamais domestiquées par l'homme. Parmi eux, par exemple, la vigogne, qui vit entre 4 000 et 5 000 mètres dans les Andes, est exploitée pour sa laine fine. Cet animal est conduit dans des enclos spéciaux, tondu puis relâché. D'autres exemples sont donnés, à une époque très récente et dans certains cas à l'heure actuelle, par les éléphants utilisés soit en exploitant leur force pour le travail (comme le transport de grumes), soit pour obtenir de l'ivoire de leurs défenses (une activité désormais illégale, qui a décimé la population d'éléphants d'Afrique et d'Inde au siècle

dernier, mais qui est malheureusement encore largement pratiquée); par les élans, utilisés pour le transport, et dans certains cas pour leur lait [di Lernia, 1999: 19].

Certaines données ethnographiques nous fournissent des informations complémentaires et des indications générales sur la manière dont l'activité pastorale était exercée, en particulier sous la forme transhumante. Parmi les bergers nomades d'Iran, les Baloutches ont, jusqu'à peu après le milieu du siècle dernier, élevé des moutons, des chèvres et des chameaux, tout en cultivant des céréales, des légumes et des fruits. Certaines tribus de cette population des hauts plateaux vivaient toute l'année dans des camps de tentes, se déplaçant d'un endroit à l'autre pour exercer leurs activités productives. Ces mouvements, qui se déroulaient à l'intérieur du territoire tribal, n'avaient pas de cycle ou de direction migratoire prédéterminés, mais suivaient la disponibilité des ressources. Les camps restaient fixes pendant la fin de l'automne et l'hiver, tandis qu'au printemps commençait la période de migration, qui se déroulait en différentes étapes, directions et durées, en fonction des besoins et de la disponibilité des ressources. Les trajets pouvaient aller d'un mile à quarante miles (1,6 km à 64,3 km) En été, la grande migration vers le plateau commençait, où ces bergers s'adonnaient également à d'autres activités productives, telles que la cueillette des dattes [Salzman, 1999: 38].

Une migration saisonnière correspondant mieux au concept de transhumance est celle des Komachi, bergers nomades persanophones. Éleveurs de moutons et de chèvres, ils effectuent des migrations saisonnières d'environ 200 miles (321 km). En hiver, ils s'installent dans la plaine côtière du sud de l'Iran, tandis qu'en été ils se déplacent vers les montagnes de la chaîne située au sud de la ville de Kerman, dans une vallée pluvieuse et herbeuse, à une altitude d'environ 2 500 mètres. Ils sont en relation étroite avec la ville et ses marchands, pour le placement des produits (laine, viande) et pour le ravitaillement. Leurs zones de pâturage sont des terres improductives auxquelles ils ont facilement accès, dans une période plus lointaine directement auprès des propriétaires, puis par l'intermédiaire des fonctionnaires de l'État. Avec le développement de l'agriculture au cours des dernières décennies du siècle dernier, les Komachi ont été contraints de se déplacer vers des zones plus marginales [Salzman, 1999: 39].

Les Basseri sont une tribu de langue persane, installée dans la partie sud de la chaîne de montagnes Zagros. Dans les années 1950, cette tribu pratiquait une transhumance de près de 500 kilomètres entre les pâturages d'hiver des basses terres et les pâturages d'été du haut plateau, qui culmine à près de 4 000 mètres. L'ascension au printemps peut durer jusqu'à trois mois et la descente à l'automne deux mois. Les migrations étaient réglementées par les chefs de tribus, qui se mettaient d'accord entre eux et avec les agriculteurs sur l'utilisation des pâturages. Alors que la route tribale des Basseri suivait une direction nord-sud à l'est de Shiraz, capitale de la province de Fars, la route tribale des Qashqa'i suivait la même direction, mais à l'ouest de Shiraz. Les deux fédérations tribales partageaient une économie de marché basée sur l'adaptation, par la transhumance, aux variations de l'environnement [Salzman, 1999: 40].

La fédération tribale des Yomut occupait, jusqu'au dernier quart du siècle dernier, des zones de steppe dans le nord-est de l'Iran, à l'est de la mer Caspienne et au nord de la chaîne montagneuse de l'Elburz, où l'on pratiquait l'agriculture, et des zones de steppe désertique, occupées par des bergers qui pratiquaient l'élevage de moutons. Pendant la saison des pluies, les bergers effectuaient des migrations sur de courtes distances, d'environ dix kilomètres, en une journée, à l'intérieur de leurs propres zones. En revanche, en saison sèche, c'est-à-dire en hiver et au printemps, les déplacements peuvent s'effectuer sur une distance d'environ 40 kilomètres. Ces migrations étaient si faibles que les éleveurs transhumants Yomut pouvaient devenir sédentaires. Mais les raisons, plus qu'économiques et productives, sont politiques. Les Yomuts étant une population turkmène en butte à l'hostilité de l'État iranien des Perses, ils ont utilisé leur nomadisme pour échapper à la domination et à l'exploitation de l'État [Salzman, 1999: 41].

Chapitre 3. Repenser les routes douanières

3.1 La transhumance comme clé de compréhension du «paysage textuel».

La transhumance est une pratique agricole très ancienne [Cristoferi et alii, 2017: 1-28] qui cherche à exploiter au mieux les pâturages par le déplacement saisonnier des troupeaux entre les montagnes et les plaines: c'est ce que l'on appelle la «transhumance verticale»[1]. Malgré les origines lointaines de cette coutume, connue dans tout le bassin méditerranéen, le terme «transhumance» serait relativement récent puisqu'il est apparu dans le contexte français entre le XVIIIème et le XIXème siècle pour désigner - au moins dans un premier temps - les pratiques de pastoralisme nomade dans la péninsule ibérique [Laffont, 2006: 7-29]. En particulier, le terme «transhumance/trashumancia» est dérivé des racines latines *trans* («à travers») et *humus* («terre») et signifie donc «à travers la terre». Ainsi, tant dans l'étymologie que dans la méthode, la transhumance évoque et est liée au mouvement, à la marche, au voyage. C'est pourquoi les pratiques de la marche lente semblent extrêmement efficaces pour saisir l'essentiel: en concevant la mobilité comme un outil cognitif/interprétatif du territoire traversé, elles permettent d'apprécier et de comprendre des répercussions paysagères et culturelles qui seraient autrement insaisissables dans la mesure où elles sont le résultat d'un phénomène socio-économique extrêmement complexe et stratifié au fil des siècles.

3.2 La transhumance en Toscane.

En Toscane, la transhumance se déroulait principalement entre les Apennins et les pâturages tyrrhéniens, surtout dans la Maremme de

1 La «transhumance horizontale», quant à elle, fait référence au déplacement du bétail entre des zones géographiques plates.

Grosseto. Une petite transhumance, tant en termes de têtes de bétail que, bien sûr, en termes de distances parcourues, a toutefois également concerné le tronçon Amiata-Maremme, et l'un des itinéraires empruntés par ces bergers avec leurs troupeaux a été désigné comme la «via Aldobrandesca». Avant que la révolution industrielle n'introduise de nouveaux modèles de production et de développement, les alpages et les marais ont donc vécu un long dialogue qui a contribué à produire la culture et le paysage d'une Toscane certes plus périphérique et liminale, mais non moins fascinante et multiforme.

A cet égard, il convient de rappeler que dans les économies médiévales et, en général, d'Ancien Régime, la transhumance a constitué une véritable incitation et, par conséquent, l'un des principaux postes fiscaux des différents pouvoirs politiques qui se sont succédé au fil du temps. Ce fut le cas pour le tribunal Aldobrandeschi[2], lui-même «tribunal des migrants», et ce le sera encore plus pour la République de Sienne, avec laquelle la gestion des flux transhumants et des pâturages sera systématisée par le biais d'un véritable ordre juridico-économique.

3.3 La Dogana dei Paschi de Sienne.

Entre le XIIIème et le XIVème siècle, la commune de Sienne consolide sa suprématie entre l'Amiata et la Maremme. Le contrôle du marché de la transhumance dans la zone de l'ancienne *Contea Aldobrandesca* était certainement l'une des ressources d'intérêt, à tel point que dans la seconde moitié du XIVème siècle, Sienne a décidé de fonder la *«Dogana dei Paschi»*, une institution chargée de l'administration des pâturages publics attirés par la domination de la République de la Louve. Après avoir consolidé sa position, le premier statut des douanes a été approuvé en 1419 dans le but de rationaliser la gestion des pâturages d'hiver et de maximiser les recettes fiscales. Un système de rotation fourragère (c'est-à-dire d'utilisation du fourrage) a ensuite été introduit, basé sur les différents stades de maturité des pâturages des contreforts et de la côte. La zone douanière a été subdivisée en sept zones - identifiées par la proximité climatique et environnementale - à leur tour réparties dans un calendrier divisé en quatre périodes (la *«rendite»*) qui ont marqué les transitions d'une zone de pâturage à l'autre, en descendant des collines de l'Amiata jusqu'à la côte tyrrhénienne. Les moments cruciaux de ce système ont été l'arrivée des fermes d'élevage (*vergherie*[3]) et le comptage du bétail qui les compose. Entre le 1er septembre et le 1er novembre, vous étiez dans la première annuité, c'est-à-dire la période pendant laquelle chaque exploitation était autorisée à passer la douane. Pendant cette période, les troupeaux doivent rester sur l'aire d'arrivée, appelée *«capo»*. Les douanes siennoises connaissaient trois grandes aires d'arrivée, véritables «portes d'entrée» vers les pâturages d'hiver de la côte. Ces zones étaient identifiées en fonction de l'origine des troupeaux: les troupeaux provenant des montagnes de Pistoia entraient en douane au Capo di Montemassi, ceux provenant du Mugello, de l'Alto Casentino et de la Romagne au Capo di Paganico et, enfin, les troupeaux provenant du Basso Casentino, du Val di Chiana, de l'Alta Val Tiberina et du Montefeltro entraient en douane au Capo di Cinigiano (ce dernier étant dénommé «Capo di Biancani» dans les Statuts de 1419).

À partir de la date d›arrivée à la douane, tous les mouvements étaient gérés par les agents des *paschi* et étaient fonctionnels pour le comptage du bétail au *«calle»*. Le comptage se faisait par tête et constituait une activité fondamentale du système douanier puisqu'il préparait la taxa-

2 Un épisode significatif est relaté dans les Annales Pisanes de Bernardo Marangone où l'on apprend qu'en 1172 le comte Ildebrandino VII Aldobrandeschi assiégea le château de Cinigiano afin de ramener à l'obéissance son vassal, un certain Bernardo di Stratumen, qui s'était approprié des moutons de Garfagnana transhumant dans la Maremme.

3 La *vergheria* était la ferme transhumante, par extension ce terme désignait le village de cabanes des bergers transhumants. L'entreprise était organisée de manière hiérarchique et au sommet se trouvait le *vergaro/massaro.* Le Statut dei Paschi appelait également *vergheria* l'ensemble de la communauté des bergers confiés à Sienne, soumis à l'ordre spécial de la douane.

tion des droits de pâturage[4]. La date du dénombrement ouvre donc la troisième annuité au cours de laquelle les troupeaux ont été déplacés vers la «Maremme au-delà du fleuve», c'est-à-dire les pâturages situés entre Ombrone et Albegna. Enfin, du 16 novembre au 30 avril, le libre pâturage et donc le droit de déplacer librement les troupeaux dans les douanes, dans les limites de la juridiction des *Paschi*[5].

Fondée sur le principe juridique de la «domination divisée», la *Dogana dei Paschi* est une institution de matrice féodale qui a su s'enraciner si profondément dans le tissu socio-économique[6] qu'elle a survécu jusqu'au seuil du XIXème siècle, lorsque la transformation irréversible du système productif et politico-économique l'a rendue instantanément obsolète. C'est alors l'un des champions des Lumières européennes, le grand-duc Pierre Léopold de Habsbourg-Lorraine, qui en décrète la fin par le motuproprio du 11 avril 1778 (Édit sur la suppression de l'Office des Paschi de Sienne). Peu après, la transhumance va également connaître une réduction progressive de ses effectifs; en tout état de cause, il est significatif de constater qu'elle a continué à être pratiquée pendant de nombreuses décennies selon des modalités peu éloignées des usages anciens: avec la disparition des pâturages douaniers, il faut désormais contracter des loyers avec la propriété privée, mais bergers et animaux continuent à hiverner sur les pâturages côtiers jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, lorsque l'industrialisation,

4 Le paiement de la *«fida»* avait lieu à la fin du *«tempo di verno»*, c'est-à-dire à la fin des pâturages d'hiver dans la Maremme. En particulier, les différentes vaches n'auraient pas pu quitter la zone douanière sans la *«bolletta»*, le reçu de paiement des droits de pâturage.

5 En 1572, avec l'adoption des nouveaux statuts douaniers, le système décrit ici des zones et des rentes a été supprimé et le libre pâturage a été introduit pour l'ensemble de la zone douanière.

6 À cet égard, il est important de rappeler la date de 1624 où, par décret grand-ducal (Ferdinando II de Medici), les rentes des pâturages douaniers ont été mises en gage pour garantir les dépôts effectués à Monte Pio (fondé en 1472), sanctionnant ainsi la naissance de Monte dei Paschi.

d'une part, et une modernisation agricole et zootechnique importante, d'autre part, réduiront de plus en plus la transhumance à un phénomène résiduel et marginal.

3.4 La colonisation des routes de transhumance: les «routes douanières».

Outre le paiement du droit de pâturage (herbage), le système des Paschi prévoyait également un péage (*gabella di transito*) pour circuler sur les routes spécifiques dédiées au trafic transhumant, les routes douanières[7].

À cet égard, il faut rappeler que Sienne n›a jamais donné naissance à un véritable «réseau trattural» semblable à celui créé dans les Pouilles par la *Dogana della Mena*; les itinéraires toscans, en effet, sont restés intégrés dans le contexte plus large du système routier commun, dont ils ne différaient que par l'usage particulier qu'ils servaient de façon cyclique (fin de l'été et début du printemps). Il faut également tenir compte du fait que, pendant des siècles, ces itinéraires ont pris la forme de grandes lignes plutôt que de véritables routes prédéterminées. L'objectif des fermes était d'atteindre, selon la distance la plus courte, le pâturage littoral afin de minimiser les problèmes de «coexistence» avec le paysage (notamment en dehors des frontières de la Province Inférieure) et, en même temps, de rationaliser les besoins en fourrage des troupeaux pendant le voyage (ce que l'on appelle le «pâturage de survie»).

En effet, il n'a pas toujours été possible de recourir aux bandes de terre non cultivées en bordure de route que l'imaginaire collectif évoque au sujet des pistes à moutons. Ce caractère devait en effet être inévitablement confronté à la morphologie et à la gestion agraire du territoire. Il se peut donc que dans les zones cultivées avec des produits de valeur ou ne disposant pas d'un espace suffisant pour accueillir des

7 En dehors de la «Province Inférieure de Sienne», qui correspond en grande partie à l'actuelle province de Grosseto, ces itinéraires sont encore généralement désignés par le toponyme évocateur de *«vie Maremmane»*.

bandes de jachère, des points d'arrêt aient été prévus à des distances prédéterminées (par exemple, à proximité des fermes ou des couvents) pour l'alimentation et les soins des animaux transhumants[8].

En définitive, la nécessité d'atteindre le pâturage douanier dans les plus brefs délais a déterminé l'émergence d'itinéraires linéaires convergeant vers la plaine de la Maremme, calqués sur la structure géomorphologique progressivement traversée et développée autour de références consolidées par la coutume (gués, ponts, cols, points de repos) ou imposées par l'autorité dominante (par exemple, les points de contrôle fiscal).

Enfin, il est curieux de constater que ce n'est qu'avec Pierre-Léopold, l'ennemi juré du système des Paschi, que les routes douanières connaîtront leur cristallisation définitive; l'aliénation des pâturages communs résultant de l'abolition du régime douanier a en effet imposé un relevé précis et une réglementation des itinéraires transhumants (règlement du 22 septembre 1788 intitulé «description des routes douanières de la Maremme») afin d'ordonner et, dans la mesure du possible, de mesurer les rapports entre le monde pastoral et le monde agricole.

Instrument de l'organisation humaine du territoire, les douanes font partie intégrante de la culture agro-sylvo-pastorale qui a façonné le paysage rural toscan. Aujourd'hui, à l'exception de quelques segments sporadiques, ils survivent principalement dans ces urgences territoriales (telles que les rangées d'arbres, les abreuvoirs, les murets) qu'Emilio Sereni, avec une expression heureuse, a définies comme «l'inertie du paysage agraire».

Les routes douanières constituent donc un patrimoine commun qui exige une protection renouvelée et, surtout, une conception repensée capable d'actualiser leur fonction. À cet égard, en tant «qu'infrastructures au service de la mobilité», elles s'intègrent bien à toutes

8 Dans le lexique des transhumants, ces lieux sont généralement appelés *«doganella»*. Le toponyme *«diaccio»* et ses dérivés (*diaccialone, diacciole, diaccialetto*, etc.) était également utilisé pour indiquer une aire de repos récurrente.

les formes de développement durable centrées sur la jouissance lente et consciente du paysage (itinéraires culturels) et donc sur les initiatives visant à l'émergence de cultures et de produits locaux selon des approches sensibles à la protection de la biodiversité, de l'écologie et de l'environnement en général.

Il n'est donc pas inintéressant de faire état d'un certain nombre de projets axés sur cette philosophie et sur la récupération de «routes douanières» ou de «chemins douaniers» selon le concept de la route thématique et du «musée diffus».

3.5 Le projet «Chemin de Saint-Michel».

La Vallée del'Ombrone de l'Amitia constitue une zone rurale, fragmentée et donc culturellement complexe et hétérogène. Une région qui, d'un point de vue historiographique, a toujours été un «terrain d'entente», un carrefour d'identités. Cette complexité rend ce coin de Toscane méridionale aussi fascinant à étudier qu'il est difficile à «raconter» et à faire connaître.

Partant de cette prise de conscience, le projet «Chemin de Saint-Michel» vise à promouvoir une zone intérieure déprimée, encore étrangère à la dynamique économique du marketing territorial que l'on peut observer dans d'autres zones de la Toscane vallonnée et côtière, grâce à des pratiques d'utilisation lente du paysage en tant qu'expression des valeurs socio-environnementales locales.

A San Michele, en particulier, un thème significatif et commun a été identifié comme le motif principal et le thème unificateur d'un itinéraire capable de stimuler de multiples «indices de parcours» qui, à partir d'apports plus strictement culturels, s'étendent à des contenus environnementaux et naturalistes et touchent à des thèmes spirituels/religieux. L'itinéraire relie des villes et des villages qui se distinguent par des formes particulières de dévotion au seul saint de la tradition chrétienne qui n'a pas eu d'existence mortelle. En particulier, le tronçon actuellement étudié et réalisé par le groupe «Gardiens du Chemin de Saint-Michel - Cinigiano» unit et relie Paganico, Sasso d'Ombrone, Cinigiano et Monticello Amiata. L'objectif est de créer un itinéraire

narratif qui permette d'apprécier pleinement des détails et des points de vue autrement cachés ou difficiles à saisir: des fresques de l'abside de l'église de Paganico au site archéologique de Santa Marta, en passant par les châtaigniers monumentaux de la réserve naturelle de Poggio all'Olmo, pour n'en citer que quelques-uns. La conception est basée sur la récupération et la redécouverte de l'ancien réseau routier local - y compris les routes de transhumance - conçu comme un patrimoine historique et culturel commun et, par conséquent, comme une partie intégrante du profil du paysage rural. Le sentier permet donc de donner une continuité et une nouvelle vie à des chemins autrement exclus de la contemporanéité ou autrement obsolètes. C'est un retour à un temps plus lent, qui permet aux villages et à la campagne d'être vus et vécus dans une dimension et une mesure qui leur sont propres, réapparaissant dans leur authenticité la plus intime.

La vision est de collaborer et de relier l'extension de l'Amitia avec d'autres projets compatibles avec la même philosophie douce dans une logique de système. À cet égard, le thème de la michaélique ouvre des perspectives de collaboration et de planification avec des territoires similaires, sur la base desquels d'autres tronçons du sentier pourraient être développés. À cet égard, il convient de mentionner la collaboration avec le comité national du projet «Saint-Michel - le Chemin des Chemins» et le projet connexe «Via Clodia antique - Chemins étrusques», qui visent à créer un grand sentier thématique entre l'Abbaye de Saint-Michel-de-la-Cluse dans la vallée de Suse et le Monte Sant›Angelo dans les Pouilles, tout en maintenant un contact continu avec les sentiers michaéliques au-delà des Alpes. Grâce à ces collaborations, le projet de l'Amitia s›ouvre donc au contexte régional et national.

Chapitre 4. L'héritage du pastoralisme

Comme le montrent déjà ces quelques exemples ethnographiques, le pastoralisme, et la transhumance en particulier, présente à la fois deux caractéristiques opposées: celle de la complexité et celle de la simplicité. La connaissance du territoire et de ses spécificités, la capacité à choisir des destinations, la complexité et la multiplicité des relations, tant au sein de l'organisation de production que vis-à-vis de la société dans son ensemble, les débouchés pour la localisation des produits et les points d'approvisionnement, les relations politiques, tout cela contrebalance la pauvreté et la simplicité des outils nécessaires au fonctionnement de l'activité de production. Si l'on ajoute à cela le caractère rapidement périssable de cet instrument, il ne reste plus grand-chose de la culture matérielle des sociétés pastorales. Les cabanes dans lesquelles vivaient les bergers étaient faites de rondins, rénovées d'année en année, voire reconstruites à neuf, et certainement pas indestructibles si elles étaient abandonnées, ne serait-ce qu'à cause des intempéries et de la périssabilité des matériaux de construction. Il en va de même pour les «parate» à pente unique destinées à abriter les troupeaux. Il en va de même pour le reste de l'équipement: corde et filets en bois, maillets, planches inclinées. Peu de choses, et tout un matériel qui ne résiste pas longtemps à l'épreuve du temps, à l'exception du seau à traire, en métal galvanisé de la dernière période (historiquement, il s'agissait aussi d'un seau en lattes de bois).

Même les routes, foulées pendant des siècles par les bergers et leurs troupeaux, n'ont pas résisté longtemps au passage du temps, et les parties qui ne sont plus utilisées se sont retrouvées à l'intérieur de clôtures, acquises, plus ou moins légalement, en tant que propriété privée. Là encore, la transhumance est représentée par une apparente contradiction: ce qui reste, par-delà le temps, ce ne sont pas des objets matériels, mais plutôt des objets idéaux, comme les noms de lieux. Les noms de lieux sont presque les seuls éléments qui nous permettent

d'identifier les anciennes routes empruntées par les troupeaux. Pensez, par exemple, au nombre de lieux désignés par un dérivé du mot *«ad-diaccio»*, qui désigne l'endroit où les bergers s'arrêtaient pour passer la nuit: *Diaccio, Diaccialetto, Diaccialone, Diacceto ou Diacceti*, *Diacci Vecchi.* D'autres toponymes fréquemment rencontrés sont des dérivés du mot *Dogana*, comme *Dogana* lui-même, ou encore *Doganella, Dogana Vecchia*, etc. Et puis les mots de vocabulaire, d'origine pastorale. Parmi ceux-ci, par exemple, le mot *«egregio»*, qui suivi de *«signore»* (monsieur), que l'on rencontrait jusqu'à il y a quelques décennies, aujourd'hui beaucoup moins utilisé, comme incipit de lettres d'affaires, dérive précisément de troupeau dans sa forme latine de *grex gregis*, et qui dans son sens originel désignait celui qui s'élevait au-dessus des autre: *ex-gregis*, c'est-à-dire au-dessus de la masse, du troupeau. De même, le terme «grégaire» vient du mot «gregge», qui désigne une personne qui a tendance, parmi les hommes, à suivre le groupe. Nous avons ensuite des dérivés d'une grande portée conceptuelle, tels que *«aggregare»* (agréger), *«segregare»* (séparer), *«disgregare»* (désagréger), *«congrega»* (assemblée) [Alinei, 2009].

4.1 Entre le Mont Amiata et la Maremme

À la fin du XVIIIème siècle, dans l›ancien comté de Santa Fiora, les déplacements des troupeaux sédentaires s›effectuaient sur les routes du comté, tandis que les «routes douanières», en service depuis le Moyen Âge, étaient réservées aux troupeaux transhumants. Les cartes cadastrales de 1821-1825 indiquent trois segments principaux: une route se dirige vers l›État pontifical en traversant le ruisseau du Siele, un chemin douanier partant de Santa Fiora atteint Orbetello via Sovana et Semproniano, et dans la direction opposée continue vers le Mont Amiata, un troisième chemin douanier monte de Scansano, touche Santa Caterina et atteint le mont Labbro. En plus de ces segments, il existe d›autres dérivations qui rejoignent les emplacements latéraux et, dans certains cas, les recoupent.

La perception du péage était réservée aux tavernes situées aux intersections des routes douanières. Il s'agit de la ferme Osteria, près de la Sforzesca, de l'Osteria della Marruchina, à l'intersection des massifs montagneux et de la vallée de l'Albegna, et de l'Osteria Vecchia, près de la Triana, point nodal des routes entre l'Amiata et la Maremme.

Fin septembre, une grande partie du cheptel, principalement ovin, de la région de Santa Fiora a été transférée en Maremme. Seule une petite partie du troupeau est restée au bercail, les «moutons *bazze*», plus résistants au froid, qui étaient enfermés chaque soir après le pâturage quotidien, ou enfermés pendant des semaines entières.

Parmi les toponymes de la région de Santa Fiora qui nous ramènent à l'élevage, surtout des moutons, mais aussi des chèvres et des porcs, nous trouvons Mandrione, près de Poggio Lombardo, Fosso delle Mandrie, Mandrione di Poggio Bechino (les mots *bechino*, *bec*o, nous ramènent à la chèvre mâle), ceux de Cellena dans la Commune de Semproniano, Mandrioni del Fontanile et Mandrioni dello Scopetino, dans la localité de Fontevecchia.

Chapitre 5. La Via Aldobrandesca: Santa Fiora

L'un des itinéraires de transhumance relativement courts, mais pas parmi les plus courts, relie Santa Fiora à Alberese, et a été appelé «Via Aldobrandesca». La route a en partie l'aspect d'une route de moyenne côte, jusqu'à ce qu'elle atteigne la plaine au-delà d'Arcille et d'Istia d'Ombrone.

Près de Santa Fiora, à l'extérieur du village de Montecatino, nous trouvons un toponyme ancien qui indique probablement un lieu où les troupeaux s'arrêtaient pour la première fois au cours de leur voyage vers la Maremme: Diaccialetto. L'itinéraire longe le Monte Labbro, qui est la zone la plus importante de la haute vallée de la Fiora, en dehors du massif de l'Amiata, en ce qui concerne le pastoralisme et la transhumance. La zone appelée Poggi la Bella ou Poggi, était une zone d'abri pour les troupeaux, et il y avait là deux *bandite* de pâturage: *Banditella* et *Bandita.* Le premier est un pâturage pour chevaux depuis l'Antiquité, ce qui n'a pas empêché des troupeaux de moutons d'y paître également, comme l'indique le toponyme «Merigium Clavis». La *Bandita*, autrefois réservée au pâturage des bœufs, accueillait également des troupeaux locaux et «étrangers» pendant l'été. D'autres noms de lieux locaux font référence au pâturage des chèvres: «*Caprai», «Poggio Caprai»*.

Entre la rivière Fiora et le Fosso Buio, les cartes du XVIIIème siècle indiquent un *Poggio dello Steccato*, probablement un enclos pour le repos, l'abattage et la castration des animaux. Des deux côtés du Fosso delle Paule, on trouve le *Diaccialetto* et l'*Enteie*, qui sont devenus au fil du temps le *Ghiaccialetto* et l'*Antee*. *Diaccio*, avec ses dérivés, avec des translittérations en *Ghiaccio* (et dérivés) indique le site pour le logement des moutons «*al addiaccio*». Ce site comprend également des structures, telles que des cabanes de bergers, de la literie, des cabanes et des équipements pour la fabrication de fromages et d'autres produits

laitiers frais. *Enteia*, avec sa translittération en *Antea*, indique la présence de la bergerie, même sous sa forme minimale de simple hangar ou d'abri.

Sur la rive gauche du fleuve Fiora, les zones indiquées comme «La Bandita» et «La Selce» ont été exploitées comme pâturages jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, même si elles étaient partiellement non pâturées. Il s'agit d'une région composée, comme le mont Labbro, de sols calcaires et pierreux, avec des bosquets de charmes et de chênes. D'autres bosquets, dans la même région, de chênes, d'ormes, de frênes, fournissaient, lorsque les pâturages étaient desséchés par la chaleur de l'été, un feuillage frais qui servait de fourrage.

D'autres toponymes rappellent la structure organisationnelle, tant humaine que matérielle, de l'élevage ovin et de la production laitière. *Podere del Vergaio* et *Casetta del Vergaio* désignent les bâtiments agricoles réservés au *vergaio* et la *vergheria* proprement dite, c'est-à-dire une cabane en bois recouverte de paille et de branches, utilisée à la fois pour la production de fromage et comme abri pour les employés du *vergaio*. Ce dernier était le «chef d'exploitation» (pas nécessairement le propriétaire du troupeau, en effet, dans la plupart des cas, le ou les propriétaires étaient d'autres personnes) de l'entreprise ovine, qui pouvait compter sur dix à quinze employés, chacun avec sa propre spécialisation: chevrier, berger, garçon de berger, éleveur de moutons, monteur, *bescino* ou garçon de ferme.

La Bandita del Monte Labbro était la prérogative de la Communauté d'Arcidosso, qui l'utilisait pour le bétail transhumant et, en partie, pour le bétail sédentaire. À la limite entre la Commune de Santa Fiora et celles de Piancastagnaio et Abbadia San Salvatore, on trouve le toponyme Peccia, dérivé de *beccia*, qui désigne la chèvre dans le dialecte de Badengo et dans celui de Piancastagnaio. Un autre toponyme de la région est *Ammeriggiatorio*, plus tard également appelé *Merio* pour indiquer le lieu où les moutons ont leur midi. Il existe de nombreux endroits, avec d'autres spécifications, de cette deuxième forme. Ainsi, nous avons le *Merio del Sassone, della Banditella, delle Selce, di Voltapiana.*

La région de Lorentano possède d'autres toponymes liés au pastoralisme transhumant. Un *Podere Ghiacciali*, translittération et dérivé de *diaccio-addiaccio*, une ferme *Bechi*, faisant référence au pâturage des chèvres. Il y a aussi Poggio del Capraio et Fosso del Capraio, qui semble avoir hébergé des familles de bergers transhumants du Casentino au début du XVIIIème siècle [Santoni, 2015: 78-88].

Chapitre 6. Proverbes de bergers

L'héritage du pastoralisme, et plus généralement de l'élevage à des fins productives, comme nous l'avons déjà mentionné, laisse peu de traces objectives, mais heureusement il en a laissé dans la toponymie et, comme nous allons le voir maintenant, dans la langue et la culture populaire. Outre une connaissance approfondie de l'environnement naturel dans lequel les animaux sont élevés, il est extrêmement important que le berger, l'éleveur, connaisse également les caractéristiques des animaux eux-mêmes. Dans une société où la communication était essentiellement verbale, comme l'attestent des chercheurs tels que Jack Goody [2010], il était nécessaire de fixer les informations clés au moyen de phrases courtes, de poèmes, de dictons, qui pouvaient être mémorisés et transmis entre les générations. Les proverbes sont un système de communication d'informations qui fonctionne dans ce sens. Le monde paysan, et donc aussi le monde du pastoralisme, mais pas seulement, sont riches de cette forme de communication. Il s'agit généralement de rimes ou de phrases cadencées, sur lesquelles, une fois mémorisées, il est difficile de se tromper. Nombre d'entre elles concernent le travail dans les champs ou dans le potager. «Chi vòle un bon agliaio lo metta di Gennaio. (Celui qui veut un bon plant d›ail le met en place en janvier) Ma chi se ne 'ntende lo mette di dicembre. (Mais celui qui s›en fiche, le met en décembre)». Des instructions claires, courtes et simples indiquent quand ou comment effectuer une activité donnée. Le vin est transformé lors d'une lune décroissante, jamais lors d'un croissant de lune. Et comment savoir si la lune est décroissante ou en croissant ? Il suffit de regarder: «Gobba a ponente, luna crescente. (Bosse à l›ouest, croissant de lune). Gobba a levante, luna calante» (*Bosse à l'est, lune décroissant*) Voilà, vous pouvez maintenant transformer le vin.

Les proverbes ne manquent pas dans le monde pastoral. Il est nécessaire que le berger connaisse les animaux avec lesquels il partage

toute sa journée, principalement le mouton, la chèvre et le chien. «*Le mouton et le chien boitent quand ils en ont envie*», de même que «la chèvre et le chien»,qui boitent quand ils ne veulent pas avancer ou refusent (dans le cas du chien) de travailler. Il serait trop long de discuter de la psychologie et de la perception de la couleur rouge. Il suffit ici de citer un proverbe: «Di pelo rosso manco 'l capretto è bòno.» (Même le gamin n›est pas bon avec des cheveux roux). La fragilité de la vie, le caractère aléatoire du destin, sont rendus par le dicton: «*Mouton noir, mouton blanc, celui qui meurt, meurt, et celui qui vit, vit*» Les animaux nous incitent à la prudence et, dans certains cas, la confrontation homme-animal est utile pour améliorer le comportement. «*le mouton qui bêle perd son mordant*». Ou: «*Chi pecora si fa, lupo la mangia» (Celui qui se fait mouton mange le loup)*. Et encore: «*Ruzza ruzza 'l capretto, po' si romzza 'n cornetto*'.»

Tout comme les moutons, les hommes laissent des traces sur leur passage. Il est difficile de faire quelque chose de complètement caché aux autres, il en reste toujours des traces. C'est ce qu'exprime le dicton «Ndo passano le pecore, ‹ cacarelli fumano». Analogue, dans le monde du pastoralisme, à «celui qui le fait pour lui-même, le fait pour trois»,un proverbe affirme la primauté du berger qui reste seul toute la journée, loin de sa famille et de ses amis, parce que cela est exigé par le métier. Avec l'avantage, toutefois, d'avoir une friandise à portée de main (quand c'est possible): «*Solu solo mi bado le capre, solu solu mi drink 'l latte*'.» (Je suis le seul à m'occuper de mes chèvres, je suis le seul à boire leur lait).

Chapitre 7. Début de la Via Aldobrandesca: Santa Fiora et ses environs

Santa Fiora est l'un des lieux les plus connus de toute la province, sous différents aspects: littéraire, historique, anthropologique. Mentionnée par Dante dans la Divine Comédie, elle représente le symbole de la décadence de la famille comtale Aldobrandeschi, qui fut contrainte de la céder, avec d'autres territoires, à la ville de Sienne. Par cette image, Dante exprime sa condamnation sans appel de la désintégration des valeurs, cause principale de l'effondrement du monde féodal.

Mais les aspects les moins connus, et parfois les plus évocateurs, de Santa Fiora sont peut-être ceux qui concernent ses traditions.

Il est bien connu que l'économie locale a longtemps reposé sur l'exploitation des mines de cinabre situées à proximité, et la théorie des mineurs revenant au village après le travail de nuit, s'éclairant avec des lanternes à acétylène, que le père Ernesto Balducci mentionne également dans l'un de ses écrits, a stimulé, dans les années 1970, la naissance de la tradition de la *Fiacculata*, qui a lieu dans la soirée du 30 décembre. Les «fours à charbon», allumés sur la Piazza Garibaldi, sous le Palazzo Sforza, et sur les autres petites places de Borgo et Montecatino, illuminent la froide nuit d'hiver. Les gens se rassemblent autour d'eux et mangent de la polenta, du pain et des saucisses, ainsi que du vin.

Comme d'autres localités de l'Amiata et de la Maremme, les habitants de Santa Fiora ont une forte vocation pour le chant: il suffit de penser au succès qu'a connu récemment le Chœur des mineurs, grâce aussi à la promotion de Simone Cristicchi, qui a été membre du chœur. Mais dans la tradition la plus profonde, les habitants de Santa Fiora sont également connus pour être de bons improvisateurs de stornelli, qui, outre le thème de l'amour, font souvent référence au travail des mineurs.

J'entre dans la mine et je me dis
Et je pense toujours à mon amour que je chéris
Je lui enverrai un message de bienvenue ce soir.

7.1 La fée Petorsola

Celle de la fée Petorsola est une légende fondatrice. On raconte qu'à l'heure où les femmes de Santa Fiora se réunissaient à la boulangerie, pendant que le pain cuisait, elles parlaient de tout et de rien, confectionnant de petites robes pour celles qui avaient le malheur de ne pas être là. La légende veut qu'une femme qui vivait dans un château voisin, non loin du village de Montecatino, soit venue faire cuire le pain. Petorsola, c'était le nom de la femme, portait toujours sa petite fille. Contrairement aux femmes au foyer, elle ne parlait à personne, elle était timide et réservée, et lorsque le pain était fini, elle partait sans dire un mot.

D'étranges rumeurs circulaient à propos de cette femme: certains disaient qu'elle était une sorcière maléfique, d'autres une bonne fée, d'autres encore les deux à la fois. Mais sa réserve, son silence, son abstention des ragots sur lesquels les autres femmes aiment tant s'attarder, stimulaient leur curiosité.

Les camarades ont donc mis au point un stratagème pour briser son impassibilité et la faire parler. Un matin, alors qu'ils cuisaient du pain, ils ont fait le geste de mettre la petite fille de Petorsola dans le four également. Celle-ci, terrifiée par le geste, a poussé un cri, a attrapé la petite fille et a hurlé:

«Vous n›avez jamais vu ce qu›il faut faire: les fées veulent les cuire !», révélant ainsi sa véritable identité.

De retour au château, livide de rage, pour se venger de l'affront subi par les habitants de Santa Fiora, elle transforma le château en pierre: le Sasso di Petorsola.

7.2 Soeur Passitea

Un autre personnage moins connu est Passitea Crogi, la fondatrice du couvent des Clarisses de Santa Fiora. Sa figure est liée à la légende du crucifix miraculeux. Son œuvre nous est présentée par les mots du Père Ernesto Balducci: à la veille du démantèlement du couvent des Clarisses de Santa Fiora, il évoque la légende de Passitea, tout en revivant la nostalgie de sa «montagne enchantée». Cette vision le ramène à l'époque où, enfant, il voyait les lumières du couvent s'allumer et s'éteindre comme des lucioles par la fenêtre.

Passitea est née à Sienne en 1564; son père pratiquait la peinture et l'art. Sa maison était située à Fontebranda, près de l'ancienne maison de Sainte Catherine. Selon la légende, le père de Passitea aurait construit un crucifix dont la forme était si disgracieuse qu'il l'aurait abandonné au fond du déchets de bois.

Passitea, encore enfant, se serait retrouvée dans l'entrepôt et, posant par inadvertance ses pieds sur le crucifix recouvert par d'autres débris, aurait entendu une voix: «Pourquoi me marchez-vous dessus ?» Dès lors, Passitea décidera d'entrer dans la vie monastique, de fonder des couvents, de consacrer sa vie au Christ. Et ne plus jamais se séparer de l'effigie sacrée et miraculeuse.

Pendant son séjour au couvent de Santa Fiora, Passitea, plus que les autres conventuelles, torturait sa propre chair: elle pratiquait la discipline même trois fois par jour, elle se brûlait volontairement les mains et d'autres parties du corps, elle se laissait traîner nue dans la cour enneigée, dans le seul but de «souffrir». La souffrance a été assimilée à une forme d'ascèse, un moyen d'atteindre Dieu.

Après sa mort en 1615, malgré des demandes de béatification, celle-ci n'a pas été accordée en raison du jugement négatif du pape à son égard: elle était qualifiée de «personne simple», obsédée par les châtiments corporels et le martyre, qu'elle pratiquait parfois sous des formes indécentes. Sa passion pour la collection de reliques a également pris des allures d'obsession.

Au-delà de la désapprobation de l'Église officielle à l'égard des actions de la religieuse, il est possible de voir dans son histoire, et dans

celle d'autres voyantes et religieuses de l'époque, la preuve du désir d'affirmation de soi de la personnalité féminine. La vie conventuelle était le seul moyen de tenter une reconnaissance, notamment en ce qui concerne les relations entre hommes et femmes. Ce n'est qu'au couvent que l'indépendance morale et intellectuelle était possible à l'époque.

7.3 Le Carnevale Morto

Marroneto se trouve à une courte distance de Santa Fiora. C'est là que se déroule chaque année une représentation de théâtre de rue, le *Carnevale morto*, qui marque la fin de la période de carnaval et le début du carême, période de pénitence et de jeûne. Dans les premières décennies du XXème siècle, le spectacle coïncidait avec la fête du retour des bûcherons qui avaient coupé le bois dans la Maremme. Au cours des décennies de répression fasciste en Italie, la tradition a été entravée et s'est éteinte, avant de renaître à la fin des années 1970. Depuis lors, le *Carnavale morto* a été joué non seulement à Marroneto, mais aussi à Grosseto au Teatro degli Industri, et à la Troisième revue du théâtre comique populaire dans la ville de Lucques en 1982.

Les bûcherons revenaient dans les derniers jours du carnaval et, à cette occasion, une fête était organisée à laquelle toute la population participait. Les bûcherons de Marroneto se rendaient en hiver dans la Maremme pour couper la brousse et la débroussailler. Le déboisement était récompensé par le *«diritto di terratico»* (droit du propriétaire foncier): les *dicioccatori* avaient le droit de travailler la terre déboisée pendant trois ans, en récoltant ses fruits, après quoi la terre revenait à la pleine possession du propriétaire. Le travail des *dicioccatori* est particulièrement difficile: ils doivent s'absenter de chez eux pendant de longues périodes, dormir dans le froid et l'humidité dans des huttes dans la brousse. Le fait de débarrasser le sol des racines et des troncs provoque des changements somatiques, et la tradition met l'accent sur les défauts physiques, mettant ainsi en place la «Compagnie des Gobbi».

Voici comment se déroule le spectacle: pendant la fête, avec des sucreries, de la musique et des danses, il est interdit de travailler. Néanmoins, une personne est découverte en train de travailler dans un champ avec une pelle. Crumiro, l'un des personnages clés de la pièce, est insulté et offensé par Carnevale et Gaudente: contrevenir aux règles de la communauté est très dangereux, cela mène au chaos. Il est ensuite attaché et chargé sur une charrette, pour montrer à tous que les règles doivent être respectées, et que lorsque c'est l'heure de la fête, le travail est interdit.

«*Mais alors*, dit Gaudente, il *ne fait rien toute l'année, doit-il travailler aujourd'hui?*»

Le festin reprend, tandis que Crumiro est amené à surmonter l'épuisement par la chaleur causé par un travail acharné avec des flacons de vin. Pendant la fête de rue, Carnevale, toujours aux côtés du fidèle Gaudente, commence à montrer des signes de malaise, à l'approche du Carême, chassé par Gaudente et les Gobbi. Il semble se rétablir, à chaque fois, jusqu'à ce qu'il s'effondre sur le sol. Gaudente, inquiet, convoque le docteur, qui est accompagné de l'infirmière. Après avoir mesuré sa fièvre à l'aide d'un mètre de maçon, il décrète sa mort. Mais il invite l'infirmière à tenter de le réanimer, d'abord par le bouche-à-bouche, puis, en cas de résultat négatif, en montrant au défunt «le papillon». Rien à faire: il ne revit pas.

«Il est tout mou», dit-elle.

Et Gaudente:

«*Aujourd'hui, il est acceptable de manger et de boire*, dit-il*, mais il est inconcevable de mourir à cause d'un peu de nourriture*».

Un prêtre est convoqué, qui bénit Carnevale, lequel gît inanimé sur le sol avec un aspergeoir d'où sortent des confettis, et prononce un sévère sermon. C'est au tour du notaire, appelé à lire le testament, d'où il ressort qu'il y a quelques jours à peine, Carnevale avait laissé quelque chose à tout le monde: aux souverains, au maire, aux personnalités locales.

Mais à ce stade, il n'y a plus rien à faire et tout le monde se désintéresse du corps du pauvre Carnevale, qui gît au milieu de la place.

C'est pourquoi la Compagnie dei Gobbi est intervenue,qui, après avoir dansé autour du corps sans vie, l'a chargé dans le cercueil et l'a porté en procession. Sur le chemin du retour, au milieu de la place, Carnevale est brûlé.

Chapitre 8. Les campagnes traversées: légendes et ruisseaux

8.1 «Sandrone», l›oréopithèque

L'itinéraire traverse une longue partie de la campagne et arrive près de Baccinello, Polveraia, Arcille, Istia.

À Baccinello se trouvait, dans les années 1950, la seule mine de lignite encore en activité en Italie. En 1954, le paléontologue suisse Johannes Hürzeler s›est rendu dans la Maremme pour rechercher d›éventuels vestiges dans cette mine. Après quatre années de recherches infructueuses, la fermeture de la mine a été annoncée le 2 août 1958. Quelques jours avant la fermeture définitive, des mineurs ont mis au jour le squelette entier d›un singe, qu›ils ont familièrement rebaptisé «Sandrone»: la découverte était de la plus haute importance, car il a été rapidement confirmé qu›il s›agissait du seul squelette complet d›*Oreopithecus bambolii*. «Sandrone» est actuellement conservé au musée d'histoire naturelle de l'université de Florence, section géologie et paléontologie.

8.2 Le Château de Cotone

La campagne de Polveraia, que l'itinéraire aborde dans sa partie médiane, est liée à la légende du Château de Cotone. Les événements qui ont conduit à l'abandon de l'ancienne citadelle sont inconnus de la plupart des gens. Appelé hameau, bourg, cour ou château, il était situé sur la ligne de partage des eaux entre l'Ombrone et l'Albegna, sur la rive du ruisseau Senna, qui se jette dans la Trasubbie. L'hypothèse de l'origine romaine du village, étayée par la découverte de pièces de monnaie romaines dans une localité voisine, Pian d'Orneta, est une hypothèse pour laquelle il n'existe pas, à ce jour, de sources documentaires sûres.

Des pièces de monnaie florentines datant de la fin du Xème siècle et de l'État siennois ont également été trouvées occasionnellement

dans la zone du château. Des sources historiques attestent que, dans les premières décennies du XIIIème siècle, la communauté de Cotone rendait un hommage annuel à l'évêque de Sovana. Un peu plus d'un siècle plus tard, la famille Maggi, qui prit plus tard le nom de Cotoni, et qui régnait sur ces terres, plaça le château de Cotone et celui de Montorgiali sous la protection de l'État siennois. À la fin du XIVème siècle, un conspirateur contre Sienne, qui menait des raids dans les terres de la Maremme, s'installa dans le château. Mais plus tard, assiégé par les troupes siennoises, il incendia le château avant de l'abandonner. La vie dans la citadelle fortifiée devait reprendre activement, à tel point que deux siècles plus tard, les statuts de la communauté furent rédigés.

Lorsque, au XVIème siècle, les châteaux de la Maremme ont été en grande partie abandonnés à cause des vagues de peste qui ont suivi à la fin du Moyen Âge, et que la population de l'époque moderne a déjà pris forme, le château de Cotone avait une structure sociale et économique assez complexe. Le puissant dispositif défensif, composé du mur d'enceinte avec deux tours quadrangulaires en plus du donjon plus robuste, semble témoigner que le château jouait un rôle dans la défense du système routier le long du ruisseau Trasubbie. A l'intérieur de l'enceinte, sur une surface d'un hectare et demi, se trouvaient le donjon avec sa tour, quelques bâtiments pour le logement des seigneurs, une place avec une église, un cimetière, le village et des rues pavées. Les principales activités étaient agricoles. Dans les bois au nord et à l'est vivaient des loups, des sangliers et des chevreuils. Des céréales, des légumes et des arbres fruitiers étaient cultivés dans les champs. En outre, le pastoralisme revêtait une grande importance.

C'est après la fin du XVIème siècle que le Château de Cotone a entamé une période de déclin, jusqu'à ce qu'il soit complètement abandonné, les familles de Coton fondant le village rural de Polveraia. En ce qui concerne les raisons de la crise, nous savons qu'à la fin du XVIème siècle, la *bandita Colomba*, auparavant utilisée pour le pâturage, a été louée à des tiers. Les habitants de Cotone avaient beaucoup à se plaindre, car ils n'avaient plus d'endroit où faire paître leur bétail, et ils ont essayé de résilier le contrat, mais la magistrature de l'État

siennois a confirmé la validité du bail, et plus tard, la communauté Cotone est parvenue à un accord avec les locataires. Par la suite, la population a commencé à décliner et a fini par abandonner complètement le site au milieu du XVIIIème siècle, tandis que la population de Polveraia commençait à croître.

8.3 «Sous le pont se trouve l'évêque qui compte»

Selon la légende, l'abandon des habitants de Cotone au XVIème siècle était dû à un comportement contraire à la morale chrétienne: ils pratiquaient la «danse angélique». L'émissaire de l'évêque, envoyé pour vérifier si les soupçons étaient fondés, a été expulsé. L'évêque lui-même a alors décidé d'entreprendre la tâche de ramener ces personnes à la droiture. Les habitants de Cotone ont montré qu'ils n'aimaient pas qu'on se préoccupe de leur âme. La légende veut qu'ils aient enfermé l'évêque dans un tonneau et l'aient jeté dans le torrent Senna. L'évêque, à l'intérieur du tonneau cloué emporté par les eaux du torrent, passa dans le Trasubbie, et de là dans l'Ombrone, moins impétueux mais turbulent. En arrivant sur le pont d'Istia, le tonneau s'est échoué contre l'arche et, comme par magie, les cloches se sont mises à sonner. Les villageois semblaient entendre «sous le *pont / il y a l'évêque qui compte / don don don / don dòlon dolòn / sous le pont/ il y a l'évêque qui compte* / ...». Ils ont couru chercher le prélat, qui a ensuite envoyé des hommes armés pour détruire le château de Cotone.

8.4 La cavalerie fantôme

Une autre légende est liée à la destruction du fort: les anciens de Polveraia disaient que les âmes des soldats de la cavalerie de Cotone ne trouvaient pas la paix et que tous les cent ans, ils entendaient arriver de nombreux soldats à cheval. A cette heure, dans la nuit, il semblait qu'un escadron de cavalerie passait dans la rue pavée: on entendait le bruit des sabots, même le souffle des chevaux fatigués par la longue chevauchée; les vitres tremblaient, l'eau de la cruche frémissait. Et alors qu'il semblait que la cavalerie était juste sous la maison, un silence de mort s'installa soudain: chevaux et soldats disparurent, on n'entendit

plus un seul bruit. Les anciens disaient que c'étaient les âmes des habitants de Cotone licencieux, condamnées, en guise de punition, à revenir chevaucher sur ces terres, à disparaître soudainement dans la campagne éclairée par la lune.

Chapitre 9. Le tronçon plat de la Via Aldobrandesca

9.1 Les cabanes de bergers et la traversée de la rivière: la Grancia

Le hameau de Grancia, petite localité située sur la rive gauche de l'Ombrone, près du chef-lieu de la Maremme, renferme dans son toponyme original l'image du paysage rural du haut Moyen Âge de l'actuelle zone d'Ottava. Le nom de Santa Maria delle Capanne, qui apparaît déjà dans un document du XIIIème siècle, traduit le caractère pastoral du paysage parsemé de cabanes, comme l'était à l'époque le paysage au pied du Poggio Cavolo. L'église paroissiale de Santa Maria, un détachement religieux de la vallée dépendant précisément de l'agglomération de «Monte Calvi», gardait apparemment une image de la Madone particulièrement vénérée par la communauté locale des bergers, qui lui attribuaient des miracles. En l'espace de quelques siècles, peut-être aussi en raison de l'emplacement stratégique de l'église (près du coude de la rivière mais en hauteur), le lieu de culte d'origine était destiné à être transformé en un complexe rural fortifié remarquable, d'abord en tant que structure conventuelle, puis - d'où le nom de *grancia* - en tant que ferme dépendant de la Spedale di Santa Maria della Scala de Sienne, un important détachement agricole, économique et religieux du pouvoir siennois dans la Maremme de Grosseto.

Après la disparition de l'église paroissiale de Santa Maria (progressivement remplacée dans ses fonctions par la chapelle du même nom datant du XVIIIème siècle), et après de nombreux transferts de propriété du domaine, Grancia est néanmoins restée un point nodal de passage jusqu'au début du XXème siècle, en raison de la présence de la «barque» qui permettait de faire traverser le fleuve aux personnes, aux animaux et aux marchandises, en direction de la ville, et vice-versa, à partir de celle-ci.

La construction du pont Mussolini, inauguré en 1929 et qui constitue encore aujourd'hui une infrastructure essentielle, a isolé la

Grancia di Grosseto des voies de communication qui en avaient fait, au fil des siècles, un lieu de passage pour les bergers, les ouvriers et les agriculteurs.

9.2 Fils de l'Ente Maremma: le village de travailleurs de Rispescia

En suivant le cours de la rivière, à quelques kilomètres de son embouchure, se trouve Rispescia. «Village d'ouvriers», comme on l'appelait à ses débuts et dans les documents relatifs aux projets de réforme agraire. Il s'est développé autour de l'ancienne ferme Ponticelli - aujourd'hui «Rispescia Vecchia» - au début des années 1950, dans le cadre de la grande opération de redistribution des terres de l'Ente per la Colonisation de la Maremme Tosco-Laziale et du Fucin, par l'expropriation des grandes propriétés foncières de la région.

Sur une photo, on voit Fanfani poser symboliquement la première pierre du village, dont le tracé urbain reprend le plan minimaliste des nombreux villages résidentiels générés par la réforme agraire: l'église au centre, deux structures à portique pour abriter les services essentiels et, tout autour, une étendue d'unités agricoles symétriques et en miroir, chacune avec sa propre part de terre cultivable.

Il s'agissait d'un projet ambitieux, d'une tentative - partiellement réussie - de transformer l'agriculteur en petit entrepreneur, dans une mutation anthropologique historique qui se reflète encore aujourd'hui dans l'image actuelle de Rispescia; un petit hameau entre ville et campagne, un lieu de maisonnettes élégantes, à sa manière une communauté dynamique et composite, résultat des migrations qui l'ont peuplée depuis l'époque de la réforme jusqu'à aujourd'hui.

Une fois de plus, c'est la rivière qui renvoie les traces les plus anciennes, conférant une histoire à ce qui semble être un village moderne. La première mention de Rispescia remonte en effet à la moitié du XIIIème siècle, lorsque la *«contrada dicta Raspesce»* apparaît dans les actes de vente de terres par un meunier: le nom est celui du ruisseau qui se jette dans l'Ombrone après avoir traversé les territoires de Montiano, Vallemaggiore et Melosella.

9.3 Une histoire plus ancienne qu'on ne l'imagine: L'Alberese de la Rome impériale au Parc de la Maremme

Alberese représente idéalement le point final de ce voyage, la partie terminale d'un itinéraire de transhumance qui, peut-être depuis des millénaires, parcourt la Maremme. L'histoire récente de l'actuelle ville d'Alberese compte parmi les expériences de migration les plus emblématiques, à tel point qu'elle semble être une métaphore du processus de construction identitaire de la Maremme et des multiples cultures qui ont contribué à son invention.

Développée dans les années 1930 au pied de la Fattoria Granducale, la ville est née de la volonté politique du régime fasciste, qui la considérait comme semblable à d'autres villes fondatrices italiennes. Alors qu'auparavant, les occupants des quelques fermes et fermes familiales des environs de l'Uccellina étaient principalement des travailleurs saisonniers provenant des endroits les plus disparates de l'arrière-pays toscan, le centre moderne d'Alberese et ses nouvelles fermes ont été peuplés par le régime grâce à une importation massive de main-d'œuvre de la Vénétie, organisée et gérée par l'*Opera Nazionale per i Combattenti* (Opéra national des anciens combattants) Le métayage, qui n'a disparu ici qu'avec la redistribution des terres après la Seconde Guerre mondiale, visait aussi à résoudre le problème séculaire de la récupération des terres marécageuses et de la lutte contre la malaria; dans ce contexte, la contribution des familles de Vénétie constitue une avancée sans précédent.

Mais l'histoire des montagnes de l'Uccellina est beaucoup plus lointaine; elle plonge ses racines dans les années de l'administration lorraine de la ferme d'Alberese et le début des imposants travaux de drainage hydraulique; dans la présence antérieure de l'ordre chevaleresque des Hospitaliers (plus tard les Chevaliers de Malte), avec lequel le même domaine a été fondé au début du XVIème siècle; avant cela, le centre de référence était immergé dans les bois de l'Uccellina, où subsistent les ruines de l'ensemble grandiose - d'abord monastère bénédictin, puis militaire - dédié à San Rabano. Actif depuis au moins

le XIème siècle, il trouverait son origine dans l'ancien ermitage, aujourd'hui recouvert de lianes et fissuré par le temps, mais qui subsiste en partie le long de ce qui s'appelait autrefois la *Strada della Regina* (route de la Reine). Et avant cela? La présence romaine, certainement, comme en témoignent les villas, les ports fluviaux, le temple dédié à Diana Umbronensis à Scoglietto, un lieu d'ancienne dévotion païenne qui donnait autrefois sur la mer; les poteries préhistoriques et les cuspides autour des grottes.

La création du Parc régional de la Maremme en 1975, ainsi que la préservation des espèces, des habitats et du paysage, ont permis de dissimuler l'anthropisation d'un territoire, en naturalisant des objets et des bâtiments, des histoires et des légendes, sous le couvert du maquis méditerranéen.

La région de l'Uccellina est l'aboutissement idéal de ce parcours de la montagne à la côte pour une autre raison encore: les zones d'Alberese et de Talamone, et en particulier les environs du domaine de la Valentina, ont été pendant des siècles le bout de ligne des voyages de transhumance; la Via dei Biozzi - une famille de propriétaires terriens et d'éleveurs originaire de Bagno di Romagna - a trouvé ici le point d'arrivée des centaines de têtes de bétail qui, chaque année, pendant les mois d'hiver, étaient déplacées de la région d'Arezzo vers les pâturages de la côte, pour n'en repartir qu'au printemps.

Capitolo 10. Les chemins de la transhumance de l'Amiata

D'Amiata, on pouvait rejoindre la Maremme par différents itinéraires, également utilisés par les bergers transhumants: des routes tracées dans des temps très anciens, qui ont été suivies jusqu'après la Seconde Guerre mondiale.

Pour les bergers qui venaient des Apennins, il y avait un carrefour à Torrenieri, d'où l'on pouvait suivre la route qui de Montalcino va vers Poggio alle Mura et arrive à Cinigiano pour rejoindre ensuite la Maremme, ou bien on pouvait continuer le long de la Cassia, en déviant vers Castiglion d'Orcia, Seggiano, Castel del Piano et Arcidosso, où il y avait deux façons d'atteindre la Maremme: d'une part, en se dirigeant vers Murci, où, à partir d'un autre carrefour important, on peut rejoindre Sovana et Saturnia, puis la plaine; d'autre part, on peut (il s'agit d'itinéraires transhumants «mineurs» par rapport aux principaux) poursuivre le long de l'ancienne route d'Arcidosso jusqu'à Stribugliano. Le long de cette route, près de la ferme Capodoro, il y a une déviation qui longe partiellement la frontière entre les Communes d'Arcidosso et de Cinigiano, puis entre finalement dans la Commune de Cinigiano. Cette route était certainement une route de transhumance, ce qui est également prouvé par un certain nombre de noms de lieux. Par exemple, il y a un beau plateau, à environ 900 mètres, dans la réserve naturelle de Poggio all'Olmo, qui s'appelle Serrata, ce qui indique clairement à quoi ce terrain plat aurait pu être utilisé. De là, nous descendons vers la ferme Fonte al Canale et tournons ensuite vers un lieu appelé «Parco dei Patriarchi» (Parc des Patriarches). Qu'est-ce qu'un patriarche ? Il s'agit de châtaigniers centenaires, presque les seuls qui restent sur notre territoire, après que de nombreux châtaigniers, encore plus anciens, ont été abattus après la guerre pour être utilisés dans une usine de tanin située à Castel del Piano. Il y a heureusement trois hectares de châtaigniers centenaires, dont l'âge est estimé à six

ou sept cents ans, et à travers ces arbres majestueux se trouve la route qui mène à Castiglioncello Bandini et qui, de là, descend vers la Maremme. Voici que ces châtaigniers, s'ils avaient pu enregistrer tout ce qui s'est passé sous leur feuillage, pourraient nous raconter des siècles d'histoire, d'hommes et d'animaux qui ont emprunté cette route pour rejoindre les plaines. Et c'était la transhumance des animaux.

Mais il y avait un autre type de transhumance qui allait vers la Maremme, et c'était une transhumance que j'appellerais «humaine». Des personnes qui se rendaient dans ce pays pour des travaux saisonniers. Ils étaient faucheurs, bûcherons, pelleteurs, charbonniers, des gens qui quittaient périodiquement les montagnes pour aller travailler dans la Maremme.

Pourquoi la Maremme avait-elle besoin de cette main-d'œuvre ? Parce qu'il s'agissait d'une étendue, en partie marécageuse, insalubre, à faible densité de population, et qu'il fallait donc attirer des travailleurs des régions plus peuplées, notamment des régions voisines, et donc des villages de montagne, où il y avait des familles pauvres et nombreuses. Beaucoup de ceux qui vivaient dans les villages de montagne descendaient pour effectuer ces travaux, afin d'obtenir les ressources qui leur permettraient de vivre moins chichement dans leur lieu de résidence, et surtout de nourrir leur famille.

Certains m'ont dit qu'ils avaient acheté leur maison avec l'argent qu'ils avaient gagné dans la Maremme. Peut-être n'avaient-ils pas de famille, et imaginons quelle misérable maison cela devait être, mais ce revenu leur permettait de mener une vie plus tranquille, des ressources qu'ils gagnaient en affrontant les adversités de la Maremme, les marais, l'eau insalubre et surtout en défiant le fléau de cette terre, la «malaria»; mais c'étaient les conditions, il n'y avait rien de mieux: c'étaient des pauvres qui cherchaient du travail dans les grandes entreprises de la plaine côtière pour gagner quelque chose qui leur permette de survivre.

Je voudrais rappeler ce que m'a dit Astolfo Bucci de Monticello Amiata, né en 1904; lui aussi, ouvrier, s'était rendu dans la Maremme pour travailler au printemps et à l'été.

Un matin, en 1988, je me suis levé très tôt parce que j'avais un travail à faire près de ma maison située le long d'une des rues principales du village, je m'attendais à ce qu'à cinq heures du matin, c'était le dernier jour du mois de mai, personne ne m'interrompe. Au bout de quelques minutes, j'entends des pas. C'est Astolfo, un homme aux habitudes matinales, qui s'est approché et a commencé à me parler. J'ai interrompu le travail et je l'ai écouté avec grand plaisir car j'ai toujours été intéressé par les expériences de vie qu'il racontait.

Astolfo a déclaré: «Tu vois, à cette époque-ci, à la fin du mois de mai, on partait pour la Maremme». Il a commencé à me raconter son expérience. La sienne et celle de beaucoup d'autres. Ils se mettaient en route, en suivant la route que j'ai décrite plus haut, en direction de Castiglioncello Bandini, puis en descendant dans la plaine. Le groupe s'arrêtait plus ou moins dans la région d'Arcille, mais les plus forts, qui ressentaient moins la fatigue du voyage, continuaient sans s'arrêter. Astolfo, qui était assez fort, faisait partie de ceux qui continuait, il m'a raconté: «Nous sommes arrivés à Istia. A Istia, il n'y avait pas de pont, il y avait le passeur. Puis on attendait la nuit, quand le batelier est endormi. On s'attachait à la cape du bateau et on traversait ainsi l'Ombrone. Ce sont les «forts» qui le faisaient. Pourquoi faisaient-ils cela ? Ils économiseraient ainsi le péage, qui s'élève à «un sou», a-t-il déclaré. Puis, avec cet argent économisé, lorsque nous arrivions à Grosseto, ils nous achetaient un verre de vin et un morceau de pain. Il était donc très important de ne pas dépenser cet argent. «A ce moment-là - raconte Astolfo - nous nous rendions tous sur la Piazza delle Catene [piazza Dante] et c'est là qu'arrivaient les hommes d'affaires des différentes entreprises locales». Cela m'a impressionné parce que c'était dans les années 1920, peu après la Première Guerre mondiale, et là, sur cette place, des gens qui étaient les directeurs de certaines entreprises de la région, choisissaient ces garçons, ces jeunes hommes. Astolfo a poursuivi: «Ils nous touchaient, regardaient nos muscles, nos dents». C'était un peu exagéré. Ensuite, ils ont proposé à la personne intéressée un emploi dans l'entreprise. L'émissaire de la compagnie disait: «tu voudrais venir avec moi - je ne sais pas - à Badiola, ou à

Alberese, à Principina... Celui qui se mettait d'accord sur le salaire et le type de travail à effectuer, allait avec eux».

Ces personnes étaient traitées comme il serait difficile de traiter des animaux aujourd'hui. Une fois à la ferme, ils étaient logés dans des hangars, tous ensemble, puis travaillaient de l'aube au crépuscule pour la fenaison ou la récolte.

L'autre aspect qui m'a frappé concerne la distribution de la nourriture. Astolfo dit: «À midi, un homme de l'entreprise arrivait, avec un âne, avec deux paniers de panzanella, c'est-à-dire du pain trempé dans un peu d'huile, beaucoup de vinaigre, quelques feuilles de salade, et il versait le tout dans l'auge et ensuite», poursuit Astolfo, «nous le mangions. Ceux qui étaient plus rapides mangeaient plus que les autres».

C'était une vie presque inhumaine, mais c'était la réalité que cet homme avait vécue, et comme lui tant d'autres. Puis les temps ont changé, de plus en plus de gens ont continué à se rendre dans la Maremme, aujourd'hui largement reconquise et traitée de manière beaucoup plus digne. Il ne faut cependant pas oublier que, pendant des siècles, de nombreux habitants des montagnes et des collines sont descendus dans les plaines, pour se débrouiller, pour rapporter quelque chose à leur famille, mais telles étaient les conditions de l'époque: aucun respect pour la vie humaine. Telle était la réalité, telle était la période historique dans laquelle ils vivaient et l'histoire qu'Astolfo m'a racontée est un exemple de la manière dont ces personnes étaient traitées.

Un de mes compatriotes, Nino Terni, a écrit un poème dédié à ces hommes qui descendaient travailler dans la Maremme et dont j'ai lu les deux premières strophes qui, je crois, résument en quelques lignes leurs conditions de vie.

«Le blé se colore et assombrit la plaine,
les hommes fatigués partent à la récolte.
Hommes fatigués, ouvriers et commerçants,
les travailleurs pauvres descendent dans la Maremme.

Le soleil les brûle, leur dos se brise,
plié par une vie qui vole la jeunesse.
De loin, ce sont des taches de sueur
Des hommes que le soleil consume lentement».

C'est l'histoire de ces personnes, qui fait partie de notre histoire, de notre culture, de ce qu'ont vécu les générations qui nous ont précédés.

Bibliographie

Mario Alinei, «Du latin. *meridies* 'le midi des moutons, au latin *mora* et du latin *umbra*: Origines italiennes et développement ligure d›un terme de pastoralisme transhumant», dans Cahiers de sémantique, CLUEB, Juin (N° 1), 2009.

D. Barsanti, Élevage et transhumance en Toscane. Bergers, bétail et pâturages aux XVème-XIXème siècles, Editions Medicea, Florence, 1987.

A. Dani, «Profils juridiques du système pastoral siennois entre le XVème et le XVIIIème siècle», dans *Le pastoralisme méditerranéen. Histoire et droit (XIème-XXème siècles*), édité par A. Mattone, P. F. Simbula, Rome, 2011, pp. 254-275.

L. Calzolai, «Les modes de vie des animaux et des hommes. Les itinéraires de la transhumance en Toscane», dans *Savoir pour représenter. Thèmes de cartographie et approches méthodologiques*, édité par G. Scanu, EUT Editions Université de Trieste, Trieste, 2018.

L. Calzolai, P. Marcaccini, «L'ancienne route douanière dans la province de Grosseto», dans *Journal de l'histoire de l'agriculture*, n° 1, (1994), pp. 75-101.

Isabella Caneva, «Les bergers du Soudan. Synergies et concurrences aux marges des sociétés urbaines», dans Maria Arioti, Barbara Cacciarri (édit.), *Sociétés pastorales d'Afrique et d'Asie, recherche folklorique*, n° 40, Grafo Editions, Brescia, 1999.

D. Cristoferi, *La «construction» de la Dogana dei Paschi de Sienne dans la Maremme (1353-1419*), dans *La Maremme à l'époque d'Arrigo. Société et paysage au XIVe siècle Continuité et transformations, Actes de la conférence 22-24 novembre 2013*, Suvereto, édité par I. Del Punta, M. Paperini, Centre d'études sur la ville et le territoire, éditeur Debatte, Livournes, 2015, pp. 121-131 (Rencontre, 5).

D. Cristoferi, G. Pizziolo, M. De Silva, N. Volante, «Transhumance et territoire en Toscane: itinéraires et pâturages de la protohistoire à l'époque contemporaine. La structuration du système d'information et les activités de reconnaissance archéologique», dans *Chronique des activités archéologiques de l'* École *française de Rome - Italie centrale*, 2017.

Savino di Lernia, «Aux origines du pastoralisme africain. Réflexions sur certaines formes de gestion des animaux dans l'Holocène ancien», de Maria Arioti, Barbara Cacciarri (eds.), *Sociétés pastorales d'Afrique et d'Asie, recherche folklorique*, n° 40, Grafo Editions, Brescia, 1999.

Jack Goody, Mythe, rituel et oralité, Cambridge University Press, New York, 2010.

Daniel Helmer, «Origine et développement de l'élevage au Proche-Orient», de Maria Arioti, Barbara Cacciarri (édit.), *Sociétés pastorales d'Afrique et d'Asie, recherche folklorique*, n° 40, Grafo Editions, Brescia, 1999.

Pierre-Yves Laffont, *Transhumance et estivage en Occident. Des origines aux enjeux actuels*, Toulouse, 2006.

M. Massaini, *Transhumance*. *Du Casentino à la Maremme. Histoires d'hommes et de troupeaux sur les anciennes routes douanières*, Aldo Sara Editore, Rome, 2005.

Emanuele Repetti, «Stribugliano», Dictionnaire historique géographique et physique de la Toscane, volume V, Florence, Giovanni Mazzoni, 1843.

Ilvo Santoni, *Les lieux de la tribu*. *Toponymie de la région de Santa Fiora*, Effigi, Arcidosso, 2015.

Résumé

Préface.....Pag. 5

Chapitre 1. Pourquoi CamBioVia?.....“ 7

Chapitre 2. Pastorizia e transumanza.....“ 11
2.12.1 Une brève étude ethnographique.....“ 11

Chapitre 3. Repenser les routes douanières.....“ 17
3.1 La transhumance comme clé de compréhension
du «paysage textuel».....“ 17
3.2 La transhumance en Toscane.....“ 17
3.3 La Dogana dei Paschi de Sienne.....“ 18
3.4 La colonisation des routes de transhumance:
les «routes douanières».....“ 21
3.5 Le projet «Chemin de Saint-Michel».....“ 23

Chapitre 4. L’héritage du pastoralisme.....“ 25
4.1 Entre le Mont Amiata et la Maremme.....“ 26

Chapitre 5. La Via Aldobrandesca: Santa Fiora.....“ 29

Chapitre 6. Proverbes de bergers.....“ 33

Chapitre 7. Début de la Via Aldobrandesca: Santa Fiora
et ses environs.....“ 35
7.1 La fée Petorsola.....“ 36
7.2 Soeur Passitea.....“ 37
7.3 Le Carnevale Morto.....“ 38

Chapitre 8. Les campagnes traversées: légendes et ruisseaux.....“ 41
8.1 «Sandrone», l›oréopithèque.....“ 41
8.2 Le Château de Cotone.....“ 41
8.3 «Sous le pont se trouve l’évêque qui compte».....“ 43
8.4 La cavalerie fantôme.....“ 43

Chapitre 9. Le tronçon plat de la Via Aldobrandesca .....“ 45
9.1 Les cabanes de bergers et la traversée de la rivière:
la Grancia.....“ 45
9.2 Fils de l’Ente Maremma: le village de travailleurs
de Rispescia .....“ 46
9.3 Une histoire plus ancienne qu’on ne l’imagine:
L’Alberese de la Rome impériale au Parc de la Maremme.....“ 47

Capitolo 10. Les chemins de la transhumance de l’Amiata.....“ 49

Bibliographie.....“ 54